

La "Pleureuse du Coin Maudit."

I

Dans le cimetière de beaucoup de villes, il est un coin, un triste coin, que l'on évite. Mieux qu'ailleurs, l'herbe y pousse, plus drue. Les ronces s'y croissent sur la terre dure que la bêche ne retourne plus. Jusqu'au très-fonds pénètrent leur racines vigoureuses, tandis que les tiges couvrent peu à peu les tombes, sur lesquelles les rosiers sauvages seules, parfois, font pleuvoir des fleurs.

pendant des heures, sur une tombe, — la seule qui soit entretenue, — tous les jours elle vient prier. C'est Oatherine, — la pauvre Kate, — la Pleureuse du Coin maudit! II Tout le monde à Munster connaît bien son histoire. Il y avait autrefois, sur la route qui conduit au Petit-Tannek, une maisonnette ensoleillée et, autour, le vert tendre d'une emblavure, les silhouettes anguleuses de sapins, l'enceinte d'une vigne où des cerisiers se soulevaient au-dessus des souches noires.

faute paternelle. Malgré son jeune âge, le crime du père et la terrible exécution avaient frappé à ce point son imagination que longtemps on eût pu le croire aussi diaboliquement fou. Il lui resta une sorte de surexcitation nerveuse qui lui faisait rechercher avidement la solitude, fût tout être humain, comme si elle craignait toujours d'entendre résonner à ses oreilles la phrase terrible qui la poursuivait sans cesse: — C'est la petite Kate, la fille de l'assassin! Il y avait surtout une personne qui lui inspirait une terreur indicible, devant laquelle elle se sauvait comme une biche effolée, plutôt que de supporter, ne fût-ce qu'un instant, le poids de son regard. C'était une pauvre femme, courbée par la douleur, vêtue de noir comme elle, qui tenait un petit garçon de son âge par la main.

le soleil dans sa chambre, accroché partout aux angles des meubles, aux étoffes appendues, noyant son miroir de lumière. En se regardant, elle s'était trouvée moins pâle qu'à l'ordinaire et elle avait pensé tristement à ses vingt-cinq ans. Et voici qu'en pénétrant dans le cimetière, où l'appelaient son pèlerinage quotidien, elle croisa un jeune homme inconnu, dont le seul regard doux et tendre la fit tressaillir. Elle éprouva à ce moment ce que les fleurs doivent sentir quand le fait du soleil. Jamais personne ne l'avait ainsi regardée. Après avoir grandi, mélancolique, au milieu des injures et des sarcasmes, sans rancone et sans haine, comme un paria qui n'aurait pas de colère, Kate fut tout de suite reconnaissante à l'étranger de l'intérêt qu'elle avait lui dans ses yeux. Une volupté gonfla sa poitrine et, pâle, ouvrant la bouche comme pour mieux respirer, elle serra fortement sa poitrine de ses mains, en fuyant vers le Coin maudit. ... Le jeune homme la suivit, la regarda longtemps, l'accompagna jusqu'à l'entrée du bourg et disparut en la saluant.

LE PREMIER ARTICLE —DE— Francisque Sarcey Raconté par lui-même. C'était au jour de l'an. J'avais profité des congés que cet anniversaire donne aux élèves et aux maîtres pour faire un tour à Paris où m'appelaient impérieusement des devoirs de famille. J'allai voir About qui était alors dans le plein éclat de sa grande renommée. Tout Paris affluait dans sa maison, l'une des plus hospitalières, l'une des plus largement ouvertes qu'il y ait dans le monde des lettres. J'y voyais avec un mélange d'admiration et d'envie passer une foule de noms célèbres; j'y entendais pétiller ce fruit caustique de la conversation parisienne. Il me montait à ce spectacle des bouffées de gloire au cerveau; je me sentais comme grisé de ce parfum subtil et pénétrant qui se dégage de la vie du boulevard et qui tourne la tête des provinciaux comme la fumée d'un premier cigare enivre le collègue qui s'aspire délicieusement entre deux études.

d'un trait piquant. Mais j'avais peur d'une de ces banales formules de compliment dans lesquelles je savais si bien qu'il enveloppait le plus parfait mépris. Les visites succédaient aux visites; je déjeunais chez lui le matin; j'y dînais encore le soir; jamais nous n'étions seuls, et je remerciais presque le hasard de fournir ainsi à chaque fois une excuse à ma timidité. Le jour vint enfin où il fallait prendre un parti. J'étais sûr de mon départ. J'allai lui faire mes adieux et comme je lui serrais une dernière fois la main: — As-tu encore cinq minutes à me donner? lui dis-je; je voudrais te lire quelque chose que j'ai écrit. J'étais si embarrassé, si rouge, que je déplaçai mon manuscrit d'un air si piteux, qu'il ne put s'empêcher de rire; il vit bien que je ne viendrais pas à bout de ma lecture; j'avais la gorge serrée comme dans un étou. — Donne-moi ton papier, me dit-il; je connais ton écriture; nous irons plus vite.

dire, quand il en vint aux passages suspects: — C'est une coquette! Vous voyez bien que c'est une coquette! Mais il n'eut pas l'air d'y prendre garde, l'imbécile! Que faites-vous de ce papier? Je crois même qu'il n'acheva pas la troisième colonne, et ce me fut un coup terrible: car il y avait vers la fin une phrase excessivement piquante sur laquelle je comptais pour enlever le lecteur. Je demeurai longtemps au cabinet de lecture pour m'y remettre de mon émotion. J'étais, de par ma profession, obligé à l'incognito, et je me sentais incapable de comprimer la joie qui débordait de tout mon être. Il me semblait qu'au premier pas que je ferais dans la rue tous les yeux allaient se fixer sur moi. J'attendais déjà murmurer tout bas sur mon passage: «C'est lui! l'auteur de cet article!» Comment ferai-je pour étendre mon regard? Je composai mon visage du mieux qu'il me fut possible; je rentrai chez moi, rasant les murs, serrant les épaules, m'enveloppant de silence; l'air mystérieux d'un homme qui porte un grand secret qu'il serait ravi que l'on devinât. Une fois sous clef, à l'abri de toute curiosité indiscrète, je donnai libre cours à cette joie qui m'étouffait; je chantai, je dansai, je fis mille extravagances; peu s'en fallut que je n'oublie, moi l'homme exact par excellence, l'heure réglementaire de ma lecture quotidienne. Le lendemain, je fis ma tournée chez les amis et, après les premiers propos échangés, je ne manquai pas de demander négativement: — Est-ce que vous avez le dernier numéro du «Figaro»? ... Il y a un article sur la province. ... Il est d'un homme qui la connaît. ... Hélas, j'étais déjà journaliste! car je faisais l'article pour mon article! FRANCISQUE SARCEY.

chambre nuptiale. Où sont donc les deux époux, les deux amoureux? Frédéric ne les cherche pas longtemps. Il entend tout à coup, non loin de lui, chuchoter à voix basse et deux ombres surgissent des arbres, regagnant Rozières étroitement enlacées. C'est Michel et c'est Henriette. Michel passe auprès de son ami sans le voir. Mais à peine le couple a-t-il fait quelques pas que brusquement Henriette se retourne et regarde vers ce massif d'arbustes derrière lequel un homme se cache. Elle l'a vu, sans doute. Peut-être, seulement, l'a-t-elle deviné? Comme si entre eux deux déjà existait une affinité étrange, comme si l'un vers l'autre la fatalité, la volonté inconsciente du destin, les poussait invinciblement. Mais elle n'a rien dit à Michel, car Michel ne tourne même pas la tête. Frédéric le devore des yeux. Il le marchent à très petits pas, liés, unis, confondus, ces deux corps n'en faisant qu'un; Henriette, plus petite, lève la tête vers le jeune homme, le gissant de l'ivresse qui vient de ses yeux, du sourire qui vient de ses lèvres, des paroles d'amour qui lui échappent. Et de temps en temps, les têtes se rapprochent, les lèvres se cherchent et ils marchent ainsi, dans l'ombre, dans le silence, dans le bonheur, pendant que l'autre, là bas, le mal-

heureux se déchire la poitrine avec les ongles. Ils rient. Ils disparaissent. Il ne les voit plus. Frédéric a un accès de folie. — Je vais les tuer... Je ne veux pas qu'ils soient heureux si près de moi. ... Il s'élança, entre à Rozières lui aussi, court à sa chambre, enlève du râtelier d'armes son fusil de chasse qu'il charge de deux balles. — Une pour elle, d'abord; l'autre pour lui! Et il redescend, ne rencontrant personne, par bonheur. Il va prendre place derrière le massif. Ils s'approcheront bien de la fenêtre. Alors, il tirera. Ensuite, il reviendra chez lui et se fera sauter la cervelle. Maintenant, les deux fenêtres de la chambre sont illuminées. Toujours ouvertes aussi. Et sur le balcon qui court devant, les deux ombres se sont appuyées. Il n'entend plus leurs paroles que comme un murmure confus. Il soulève son fusil et le met à l'épaule. Il vise. L'arme tremble comme une feuille agitée par le vent. Du reste, il ne voit plus clair. Ous sonnelles ces deux ombres? Puis qu'elles sont si bien liées dans la vie, est-ce que du même coup il ne pourrait pas les envoyer dans la mort?... Mais le tremblement continue... Et devant ces yeux aveuglés, c'est un spectacle bizarre.

Ce n'est plus le château qu'il aperçoit. C'est la forêt qui l'environne. Il est auprès d'un étang noir profond, sournois. Et dans cet étang une tête jolie et blonde apparaît, des bras se tendent au ciel dans l'agonie, un cri retentit: — Mon bon Frédéric! Quand il revient à lui, quand s'évanouit ce cauchemar, les fenêtres de la chambre nuptiale sont fermées, mais toujours éclairées, et les ombres passent derrière. Il les reconnaît bien... Voilà Henriette... Il pourrait encore les tuer... Mais son arme est si lourde qu'il ne peut la soulever de terre! Est-ce qu'il va rester là toute la nuit, prêt à se repaître de ce spectacle, s'empoisonnant avec ses imaginations mortelles... Quand il ne les voit plus, il a un bond comme pour s'élançon: — Henriette! Henriette! Et quand il les revoit, ses yeux s'agrandissent d'épouvante et de folie! (A continuer.) Sirep calmant de Mme Winslow. Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS PAR DES MILLIONS DE MÈRES POUR LEURS ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOILIT SES GENCIVES ET SOULAGE LES DOULEURS. GUÉRIT LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. On vend chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de commander le «Sirep calmant de Mme Winslow» n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.

Feuilleton L'Abeille de la N. O. No 25. Commencé dimanche 27 novembre. MARIE LA MODISTE Par Pierre Lostin et A. de Treil DEUXIÈME PARTIE. L'AMÉRICAIN. Suite. Marie crut rêver, il lui sembla qu'elle avait mal compris et elle relut, lentement cette fois! Toutes ces craintes, tous les soupçons qu'avait éveillé dans son cœur le misérable baron de Stolberg prirent instantané-

ment corps tout était vrai, tout s'éclaircissait. Cet homme avait eu raison en lui disant: — Ne compez pas sur la parole du fils Delvoocourt. Un froid mortel envahit la pauvre enfant, ses oreilles bourdonnèrent, ses jambes flageolèrent, elle se sentit tomber, et elle se débatta sous ses pieds et elle se débattit sur le trottoir, aux pieds de la concierge qui sortait de la porte de la maison. — Ah mon Dieu! mon Dieu, s'écria la brave femme, c'est m'a miee! Dubreuil qui s'étouffe mal! Ah! la pauvre petite! la pauvre petite! Lorsqu'elle fut parvenue à se relever, elle courut vers la concierge, elle s'accrocha à ses bras, elle se précipita sur son visage, elle le couvrit de baisers, elle le couvrit de baisers. — Ah mon Dieu, docteur, dit-elle, il est si pâle, il est si fatigué, il est si malade, qu'est-ce que je dois faire pour le guérir? — Le malade est si fatigué, dit le docteur, qu'il a besoin de repos absolu. — Ah! mon Dieu, docteur, dit-elle, il est si malade, qu'est-ce que je dois faire pour le guérir? — Le malade est si fatigué, dit le docteur, qu'il a besoin de repos absolu.

ments ne l'avaient pas trompée. Des que Mme Dubreuil prit connaissance de l'entrefilet encastré en bleu, elle comprit tout et maudit celui qui, non seulement lui avait dérobé le cœur de son enfant, mais qui peut-être allait lui prendre sa vie! Une demi-heure après le docteur Durand, médecin attiré de la famille Dubreuil, vint et diagnostiqua un état grave avec symptôme de meningite. Entre deux sanglots la pauvre mère répondait aux questions du docteur. — Mais cette enfant a dû éprouver une émotion grave! — Hélas! oui... un mariage rompu... un jeune homme qu'elle aimait!... Mme Dubreuil hésitait à dire franchement l'horrible abandon de sa fille. — Eh bien, c'est un assassin, fit brutalement le praticien, en ne tues pas mieux les gens que ce monsieur. — Ah! mon Dieu, docteur, dit-elle, mon enfant est-elle en danger? Le brave médecin regretta aussitôt de s'être laissé aller à sa brutale franchise; le visage de Mme Dubreuil avait pris une teinte livide. — Non, le danger n'est pas immédiat, mais je crains les complications, et il ne faudrait pas une autre secousse de ce genre pour que je ne réponde plus de la pauvre petite.

Mort du compositeur Strauss. Presse Associée. Vienne, Autriche, 3 juin.— Johann Strauss, le célèbre compositeur, est mort. Le paiement de l'indemnité aux soldats cubains. Presse Associée. La Havane, Cuba, 3 juin.—Le paiement de l'indemnité aux soldats cubains a continué hier à Melina. Cent soixante-seize hommes ont reçu les \$75 qui leur sont alloués en retour de la livraison de leurs armes. Quarante-quatre réclamants ont été écartés pour divers causes. Trois cents Cubains environ qui ont récemment livré leurs armes au colonel Aco se plaignent qu'il refuse de les leur rendre, ce qui les met dans l'impossibilité de toucher l'indemnité. Une enquête sera faite à cet égard. La conversion de la dette mexicaine. Presse Associée. Berlin, Allemagne, 3 juin.—Une dépêche de Paris annonce que les négociations avec M. J. Limantour, ministre des finances du Mexique, au sujet de la conversion de la dette extérieure, sont terminées, et qu'un emprunt nominal de 23,000,000 de livres sterling garanti par les douanes, remboursable en quarante-cinq ans et convertible en six ans, a été contracté avec les Bleichroeders, la Deutsche Bank, la Dresden Bank, J. P. Morgan et Cie de New York, J. S. Morgan et Cie de Londres, et la Banque nationale du Mexique. Le nouvel emprunt sera émis à New York. Le montant souscrit à cet endroit sera consacré au remboursement partiel de la dette extérieure six pour cent.